

Séance
solennelle
d'ouverture
de la
conférence
du Stage

15 mars 1996

DISCOURS

de M. le Bâtonnier Jean-Paul COTTIN

Alphonse Boudard

"De la rubrique des faits divers,
aux pages des belles lettres"

par Maître Pierre ALFORT

Françoise...

par Maître Nicolas LARRAT



Alphonse BOUDARD :
“De la rubrique des faits divers,
aux pages des belles lettres”
par Maître Pierre ALFORT

“Ce que je sais, j'en ai payé le prix”
Rudyard KIPLING, Souvenirs.
A MAURICE

Monsieur le Premier Président,
Monsieur le Procureur Général,
Monsieur le Bâtonnier,
Mesdames et Messieurs,
Mes Chers Confrères,

Alphonse BOUDARD, à la rentrée solennelle de la conférence du stage !

Mais pourquoi ?

Pourquoi avoir choisi de parler d'Alphonse BOUDARD ?

Certes, il s'est “permis de passer des grands chemins, de la rubrique des faits divers, aux pages des belles lettres”.

Certes, il s'est permis de passer du Tribunal Correctionnel à l'Académie Française, au Grand Prix du Roman de l'Académie Française.

Mais de là, à en faire un discours.

Quel manque d'originalité !

De nombreux écrivains sont des repris de justice.

Quel mauvais sujet !

J'aime les mauvais sujets, mais de là à en faire un discours.

Mais alors pourquoi ?

Pourquoi BOUDARD à la rentrée de la conférence... ?

Tout simplement parce que j'ai choisi de parler de vous, de moi, de nous.

Tout simplement parce que l'œuvre de BOUDARD c'est notre univers.

On lit, on rit, et puis soudain on a des doutes ; on se dit : "mais je les connais tous ! Je les pratique ! Je leur parle !..."

C'est moi, c'est nous vu par lui.

C'est lui, vu par moi, par nous.

Alphonse BOUDARD est un philosophe truculent et sociologue dépourvu de tolérance.

Il sape gaiement cette loi fondamentale de la vie en société : l'hypocrisie.

Alphonse se défonce. Il traque le gibier et l'abat en plein ciel de gloire avec des projectiles inattendus, mais explosifs.

Seule circonstance atténuante, il n'exerce pas son ironie sur les blessures profondes des gens.

Il préfère toujours les forts et les suffisants pour s'aiguiser les canines.

Armé du solide bon sens de ceux qui en ont vu de toutes les couleurs, il rapetisse les êtres et les âmes.

Peut-on lui donner tort ?

Ce que nous montre BOUDARD est sûrement exact.

Cela me déplairait, malgré tout, s'il ne manifestait de temps à autre un de ces coups de cœur dont la sincérité nous atteint, s'il ne délivrait deci-delà, des pensées profondes, d'amères vérités cachées sous la dérision.

Alphonse BOUDARD ne juge pas, il montre.

Selon lui, le monde est assez simple. Il suffit de se donner la peine d'ouvrir les yeux pour comprendre.

Des histoires, il en a cent, mille... vécues, saignantes, vibrantes...

Des personnages, des événements fantastiques !

Rassurez-vous, il y en a pour tous les goûts !

Vous voulez des assassins ? En voici trente avec leurs crimes !

De la guéguerre ? Ça tombe comme à Gravelotte, la pluie d'obus !... les mines, les mortiers, les bombes ! Il y était, humble témoin...

Trois coups... son rideau se lève : il vous fait entrer une femme fatale endimanchée, un artiste déchu en plein delirium.

Ils s'aiment... c'est son frère !

Du tragique, en voulez-vous, en voilà !

Des voleurs à l'intérieur de vos propriétés !

Des escrocs jusque dans vos carnets de chèques !

La prison comme si vous y étiez !

A votre bon cœur... à la bonne votre !

Soyez sans crainte, pour la morale, la tranquillité des familles, il offre en prime d'exquis gendarmes, des avocats sans peur et des magistrats sans reproches avec l'article 379 du Code Pénal.

Mais je m'aperçois que j'expose en dépit du bon sens.

Je ne vous ai pas présenté l'homme.

Qui est Alphonse BOUDARD ?

Il est né le 17 décembre 1925 par hasard rue de la convention à Paris.

Enfant naturel (on se demande comment sont les autres ?), il est élevé jusqu'à l'âge de sept ans par des paysans dans le Loiret.

Alphonse BOUDARD gardera toujours de sa petite enfance, un fond terrien. Celui qui manque le moins.

En 1932, il va vivre chez sa grand-mère dans le 13^e arrondissement.

Ecole primaire à la communale de l'avenue de Choisy, ce n'est pas un élève assidu, il est surtout attiré par la rue et ce qu'on appelle un peu hâtivement les mauvaises fréquentations.

1938. Le certificat d'étude lui ouvre les portes du prolétariat.

Fin 1943, il a dix huit ans, l'âge de tous les enthousiasmes, il entre dans la résistance.

Démobilisé en 1946, BOUDARD s'exerce à divers petits métiers.

Mais le métier ne nourrit pas son homme.

Il est attiré par des activités plus lucratives, mais qui présentent le risque d'aller faire connaissance avec la paille humide des cachots de la Quatrième République.

Une affaire de fausse monnaie lui vaudra de connaître la prison de Fresnes, entre 1948 et 1950.

Redevenu libre, il vit encore d'expédients jusqu'à ce qu'une grave tuberculose se déclare et l'oblige à entrer dans le circuit des hôpitaux et des sanatoriums.

Inapte aux travaux manuels à cause de ses "éponges mitées"¹, sans possibilité d'entrer dans la fonction publique en raison de ses antécédents judiciaires, BOUDARD après ses pérégrinations hospitalières, retourne à ses errements délictueux.

Il s'agit cette fois d'ouvrir quelques coffres, la nuit de préférence, avec un chalumeau et deux complices, ce qui constitue, circonstance aggravante, une association de malfaiteurs.

Dormez en paix, honnêtes gens, les archers veillent !

"Tant va le casseur au coffre qu'il s'y casse la pince-monseigneur... et qu'il se retrouve en cul de basse fosse".²

1. Alphonse BOUDARD

2. Alphonse BOUDARD

Cette fois-ci pour quatre ans.

Situation désespérée.

La maladie revient à la charge.

Tout s'effondre.

Alphonse BOUDARD touche le fond dans un mitard où il crache le sang.

A part les antibiotiques, il ne lui reste que l'écriture pour échapper à un destin qui s'annonce barbouillé au noir.

Alors, il va écrire.

Après sa sortie de prison en 1962, il publiera "La métamorphose des cloportes".

Un écrivain est né.

L'année suivante, avec "La cerise" son livre sur la prison, il obtient le prix Sainte Beuve.

Désormais, il est réinséré, comme on dit.

S'il n'a toujours pas le droit de voter, il a celui de payer des impôts.

Il y a plus de trente ans qu'il œuvre, l'ami Alphonse, plus de trente ans qu'il pince ses trois cordes, la guerre, la prison, l'hôpital ne parlant que de ce qu'il connaît.

Au gré d'une vingtaine de livres, il s'est servi de son passé pour nous séduire.

Séduire les académiciens français qui l'ont couronné le 26 octobre 1995 pour... "Mourir d'enfance".

"De la rubrique des faits divers aux pages des belles lettres".

Alphonse BOUDARD le dit lui-même : "c'est ça la vie, l'alternance ou même la simultanéité de la farce et de la tragédie".

N'allez pas croire que tout à coup il se prenne au sérieux.

Rien de sérieux pour lui : ni les autres, ni Alphonse tel que le bon Dieu l'a fait, sans principes, sans illusions et, grand merci, sans idées générales.

Sa seule philosophie : qu'entre naissance et mort il se passe beaucoup ou peu de choses, cela revient au même, à rien.

Il le dit avec une conviction si profonde qu'on se demande où il pourrait abriter une quelconque morale.

Mais cela est problème commun, celui que l'on résout toujours dans l'à-peu-près.

Il ne se complique pas la vie BOUDARD.

Il raconte tout simplement.

Des anecdotes ; il "n'aime dans l'histoire que les anecdotes".³

Des parenthèses ; à vrai dire on ne vit peut-être qu'entre parenthèses.

Des retours vers le passé ; à la recherche du temps perdu...

Anecdotes, parenthèses, retours vers le passé, l'amusant c'est le puzzle à reconstituer, trouver les morceaux qui s'imbriquent.

Suivez-nous au fil de notre gré !

C'est notre droit le plus strict, il est l'auteur, je suis le maître à bord.

Et tant mieux si "le rafiote dérive" !

* * *

3. Prosper MERIMEE

Par quel bout commencer ?

J'aurai pu débiter par le milieu.

Mais non ! Il y a mieux.

L'écriture.

Qu'est-ce qui a bien pu pousser BOUDARD à noircir les pages de ses cahiers d'écolier plutôt que celles de son casier judiciaire ?

Pour s'en sortir, tout simplement.

Ça s'enchaînait pour lui prisons... hôpitaux, sanatoriums... à se demander quand ça finirait... comment ?

Il lui a fallu "cette idée d'écriture chevillée à l'esprit"⁴ pour s'en sortir.

Le salut par l'écriture !

Avant d'écrire, il fallait commencer par lire.

Alphonse BOUDARD, ne sort pas de Polytechnique, plutôt de Centrale...

Il va mettre à profit ses longues journées d'immobilité pour lire ; Céline, Stendhal, Julien Blanc, Giono, Balzac... et il va se dire : "pourquoi pas moi ?".

Au mitard, il va lire la Bible, seul livre autorisé dans cette prison de la prison et un jour, il tombe sur l'essentiel, l'Ecclésiaste où tout est dit :

"Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux, un temps pour naître et un temps pour mourir ; un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté..."

La révélation... "Une génération s'en va, une autre vient".

Texte essentiel !

Toute notre vie, toutes nos actions sont guidées, consciemment ou non, par l'Ecclésiaste.

4. Alphonse BOUDARD

Le temps était donc venu pour BOUDARD de digérer ses truandages...

Un temps pour accepter... il comprenait qu'il ne progresserait qu'en métamorphosant ses nuits et ses jours de prison, qu'en se dépassant avec ses petits cahiers d'écolier à noircir.

Presque en cachette... malgré les matons, les codétenus qui lui envahissaient la tête.

Mais n'étaient-ils pas eux-mêmes la matière de ses récits ?

“Tout s'imbrique à un certain moment, tout devient le livre.

Les êtres qui nous entourent, ceux qu'on a croisé hier, ne sont-ils pas sur votre parcours pour vous stimuler la mémoire”⁵ ?

Il a du passer de l'oral à l'écrit.

Il s'est longtemps contenté de la “jactance”.

Il racontait ses petites histoires depuis toujours et on l'écoutait.

A la communale, à l'usine, à la guerre où l'on ne passe pas toujours son temps à tuer l'ennemi, à l'hôpital, au Palais devant ses Messieurs les Juges, celui d'Instruction “le curieux”)... lorsqu'il était dans son bureau, seul à seul, d'homme à sous homme.

Il racontait mais ne se livrait pas.

“La dernière des choses, dire ce qu'on pense à un Magistrat”⁶ !

Amener sur le papier ses salades, ses rêvasseries... ça lui paraissait naturel.

La difficulté, c'était la technique.

Sans elle, nous chantait BRASSENS, “un don n'est rien qu'une sale manie”.

Alphonse BOUDARD a appris.

5. Alphonse BOUDARD

6. Alphonse BOUDARD

Il s'est appliqué, raturé ce qui dépassait la mesure, ce qui détonait dans les décors... des heures à chercher les accords, à trouver la note juste, le mot adéquat, l'image qui fait tilt...

Elle s'est déclenchée, la petite musique intérieure, la musique des mots, la toute naissante allégresse qui fait courir la main sur le papier...

Il a réussi à trouver l'accord entre son sujet et sa plume... la symbiose !

Le sauvetage a eu lieu, BOUDARD s'était reconverti dans l'écriture.

L'écriture l'a sauvé, l'écriture lui a donné le goût !

Désormais, il avait une étoile.

Dans le cas contraire, je suis formel, il aurait plongé.

Extrêmement difficile de ne pas récidiver lorsqu'on a mis son doigt dans le mauvais engrenage et qu'on a vécu toute son enfance, sa jeunesse dans une sorte de marginalité...

Alphonse BOUDARD était devenu un professionnel assez averti dans la malfaisance.

La prison l'avait fortifié, lui avait donné le goût de l'écriture, elle ne l'avait pas transformé.

On peut enfermer des individus, on ne peut leur donner une morale.

Alphonse BOUDARD est immoral, ou plus exactement il a sa morale, et comme il le dit lui-même, "sur le plan simplement humain, je n'ai pas beaucoup changé".

Alphonse BOUDARD ne cesse de dire qu'il raconte des histoires.

Je dirai plutôt qu'il adresse des messages.

Il a passé sa vie en dehors de la norme, sa vie à envoyer des messages à la norme.

Enfant, à la communale lorsqu'il se prélassait dans les fonds de classe.

Plus tard, lorsqu'il ouvrait les coffres.

Aujourd'hui, lorsqu'il nous adresse ses livres.

Il a réussi, en se situant toujours en dehors, tout en gardant le contact, le contact par l'écriture.

Alphonse BOUDARD raconte, mais n'allez pas croire qu'il va nous révéler pour autant son "moi" profond.

Il ne s'effusionne pas. Tendance à louvoyer, montrer son chapeau pour cacher ses dessous.

Sa matière, c'est sa vie, mais sur l'essentiel, il ne dit rien.

L'écriture n'est-elle pas aussi un moyen pour BOUDARD, d'éviter de régler des comptes avec lui-même ?

J'ouvre une parenthèse ;

Mes Chers Confrères, l'avocat, celui qui défend..., ne le fait-il pas parce qu'il est plus facile de défendre les autres que de se défendre soi-même ?

Défendre, c'est peut-être éviter d'avoir à régler des comptes avec soi-même ?

Mes Chers Confrères, notre profession est certainement notre meilleur moyen de défense.

Je referme la parenthèse.

Ce qu'aime Alphonse BOUDARD c'est essayer de voir un peu ce qu'on lui dit de ne pas voir, de jeter un œil sur l'envers du décor.

Toute pudeur mise à part, il caricature la société, ceux qui ne l'illustrent pas toujours dans le bon sens, il inscrit des gros mots pour combattre les grands mots et se retranche derrière une barrière linguistique qui l'immunise de toute attaque.

Il agit de manière remarquable, décrit la réalité telle qu'il la perçoit, et la peint à gros traits.

Rien de plus ressemblant qu'une caricature.

Les sujets traités sont toujours des scènes de la vie quotidienne dans une société populaire... Le proxénète, la putain, le soldat, les concierges, les malades et les prisonniers font partie de sa cour des miracles.

Le sexe, le vice, la violence sont le lot des histoires de BOUDARD.

Cette réalité marquante, horrible est le reflet de l'homme, de son comportement...

C'est aussi une manière de dire : "Regardez comme nous sommes".

* * *

L'œuvre de BOUDARD, sa vie... Nous fait prendre conscience qu'il n'existe pas de ligne rassurante et confortable qui séparerait, de manière étanche, le bien du mal ; qui instaurerait entre les bons et les mauvais, une cloison naturelle.

L'homme est ambivalent, la vie n'est qu'ambivalence.

Une ambivalence fondamentale, métaphysique, qui devrait nous faire considérer toute chose comme à la fois elle-même et son contraire, toute personne comme à la fois bonne et mauvaise, toute situation comme simultanément tragique et pleine d'espérances.

Il n'existe ni éternellement faible, ni éternellement fort.

Ambi-valence : valeur double.

"Perception dialectique de la réalité humaine, où les contradictions coexistent, où les temps transforment le rose en noir..."⁷.

7. Laurent FABIUS

La première question qui se pose :

Qu'est-ce qu'un individu mauvais ?

Pour mieux le cerner, il faut l'opposer au méchant qui lui n'existe pas.

On considère ordinairement que le méchant est celui qui fait le mal.

Mais qu'est-ce à dire ?

Le dentiste qui fait souffrir son patient ne fait pas le mal : il lui fait mal, certes, mais c'est pour son bien.

Il n'est pas méchant ; il est tout au plus maladroit.

Quant à l'individu qui cambriole une banque ou qui poignarde son rival, on peut considérer qu'il agit mal, qu'il fait le mal même, mais est-il pour autant forcément méchant ?

Je n'en crois rien.

Il suit sa pente, il est emporté par son histoire, par la violence des temps ou de l'amour, par sa passion, par sa colère, par sa souffrance peut-être...

Il aurait préféré être riche sans avoir besoin de voler.

Il aurait préféré être aimé, plutôt que de tuer parce qu'il ne l'est pas ou plus...

Les prisons sont pleines de braves gens qui ont mal tourné mais qui ne sont pas devenus méchants pour autant.

Combien de "pauvres types", derrière les barreaux ?

Et combien "d'ordures" en liberté ?

Si l'on peut faire le mal sans être méchant, c'est que la méchanceté tient moins au contenu de l'acte qu'à l'orientation de la volonté.

C'est l'intention qui juge nos actions, disait MONTAIGNE.

Etre méchant, c'est vouloir le mal pour le mal.

C'est pourquoi la méchanceté n'existe pas.

Aucun voleur ne vole parce qu'il est mal de voler.

Il vole parce qu'il est bon d'être riche.

Aucun jaloux ne tue parce qu'il est mal de tuer.

Il tue parce qu'il est bon de se venger.

On ne fait le mal que pour un bien, ou qu'on croit tel.

Vous pourriez me répondre ; et le sadique qui prend plaisir à la souffrance d'autrui.

Mais cela me serait plutôt une confirmation.

S'il torture sa victime, ce n'est pas parce que la torture est un mal ; c'est parce que cela le fait jouir, et que le plaisir est son bien.

Nous avons dès lors la formule du mauvais : non pas celui qui fait le mal pour le mal, mais celui qui fait du mal à autrui pour son bien à soi.

Il ne faut pas confondre, le mauvais avec l'égoïste.

Egoïste, nous le sommes tous.

Qui ne ferait un peu de mal à autrui, si cela doit aboutir à un grand bien pour soi ?

Qui ne marcherait sur les pieds de quelqu'un pour faire fortune ?

Qui ne volerait, pour sauver sa peau ?

Egoïsme, mais acceptable.

Entre l'égoïste et le mauvais, la différence n'est que de degré.

Le mauvais est un égoïste inacceptable.

Ce n'est pas à la portée de n'importe qui.

Il y faut beaucoup d'insensibilité à la souffrance d'autrui, et beaucoup de bonne conscience ou d'inconscience.

Il est en quelque sorte un handicapé de la conscience.

La collectivité peut-elle se déclarer innocente de l'ablation qui l'a rendue moralement hémiparalysée ?

Le Tribunal de l'opinion qui en juge ne projette-t-il pas ses propres tares en même temps que ses décrets ?

Le mauvais d'en face est toujours un peu le miroir de nos fantasmes.

Parlons des criminels !

Ces criminels qui nous fascinent.

Ces criminels qui nous font peur.

Ils nous fascinent, ils nous font peur, peut-être tout simplement parce qu'ils nous ressemblent.

Comme le dit BOUDARD, qui a brossé le portrait des plus grands ; "Dans la plupart des cas, il déçoit ce criminel..."

On attend comme toujours un personnage hors du commun. Et presque toujours, on a Monsieur tout le monde..."

"Même le Docteur PETIOT, le plus effroyable, le plus immonde, le plus épouvantable criminel, avait l'air à tout prendre d'un bon petit médecin de quartier. N'était son regard... et encore ce fameux regard de bête féroce, on ne s'en apercevait qu'après son arrestation.

Jusqu'à ses victimes en tout cas ne lui trouvait pas de lueurs assassines.

Il passait pour un praticien dévoué. Qu'il était. Il soignait les pauvres.

Un rien, il finissait SCHWEITZER, dans la forêt tropicale, avec un clavecin et les partitions de Jean-Sébastien BACH".

Le criminel déçoit, le monstre est terne, il nous ressemble...

Dans la majorité des cas, il est d'une banalité apeurante.

L'histoire criminelle est un spectacle, un spectacle obscène.

Pour ma part, je ne suis pas un spectateur, un voyeur.

Je suis un acteur.

Un avocat.

Ne vous y trompez pas.

Défendre le criminel est peut-être une des seules manières de se défendre du crime.

Oui, je reste persuadé que ni la surdité, ni les tabous ne sont des solutions d'avenir.

Je dis que les criminels sont les boucs émissaires de nos peurs et que je le refuse.

La vérité est sûrement sortie de la bouche de Laurent ATTAB, l'amant de Valérie SUBRA, lorsqu'il a répondu au Président de la Cour d'Assises qui l'interrogeait sur l'un de ses meurtres :

tuer c'est simple... tout le monde peut en faire autant.

La clé du problème est peut-être là.

Tout le monde peut en faire autant.

“On a tué depuis belle Bible.

Ca n d'entrée son propre frère.

Par jalousie.  a nous fait un bon prétexte...

Une cause première à la portée de tout un chacun.

La jalousie sentimentale, vénale... de celui qui n'en a pas et voudrait en avoir...”⁸.

Elle est partout la jalousie.

Il faut se tenir sur ses gardes “pour ne pas devenir ABEL, et j'ajoute Ca n soi-même, tant il est vrai qu'on a toujours quelque chose à envier”⁹.

8. Alphonse BOUDARD

9. Alphonse BOUDARD

On peut tous être criminels, ou plus simplement délinquants, demain.

Mais soyez sans crainte !

Nous avons des “freins” !

Pour tenir en respect ou en liberté surveillée leur folie toujours prête à jaillir, les hommes ont inventé, on le sait, plusieurs méthodes plus ou moins efficaces : la civilisation, l'éducation, les sciences exactes, les religions - qui le sont moins -, la psychanalyse, les rituels, les jeux de sociétés, les systèmes métaphysiques, la belote, la famille,...

Soyez sans crainte, mais restez méfiant !

Il arrive que les “freins” lâchent ou que la machine judiciaire s'emballe.

N'importe qui, qu'on se le dise, peut se retrouver entre deux gendarmes.

Tout un chacun peut se retrouver “enchristé”...

“Je sais pas, moi... disons à Bruay-en-Artois... ici, là ou ailleurs.

Rencontrer un petit vieux juge rondouillard qui n'aime pas les accusés... les notaires”¹⁰.

Ou un jeune juge avec des lunettes et de l'acné, qui rit tout le temps, qui fait des livres et passe à la télé.

Nous sommes tous rivés à la même chaîne.

L'équilibre est fragile.

Tout peut très vite basculer.

Un vieux truand, interné à Melun, écoeuré par des promiscuité bourgeoises, écrivait récemment à BOUDARD : “Aujourd'hui, on arrête n'importe qui”.

Je dédie cette phrase à tous les snobs.

10. Alphonse BOUDARD

Dans les coulisses, il s'en passe de toutes sortes... de sang, de corruption.

A ne plus s'y retrouver du blanc, du noir... du vrai, du faux !

Une seule évidence, que rien n'est simple...

Nous sommes toujours dans l'à peu près, le moyen terme, le moindre mal.

Ne soyez pas dupe !

La société évolue mais ne progresse pas.

Nous vivons à l'heure des sectes.

Permettez-moi de vous présenter la plus folle !

Le LANDRU CLUB.

Aujourd'hui, en 1996, quelques misogynes invétérés se réunissent au Landru Club pour pester contre celles qu'ils accusent d'avoir le feu au derrière...

Les hommes se sont mis à idolâtrer les machines, les graphiques, les pourcentages, les sondages... "des choses qui facilitent la vie. Tellement, peut-être, qu'elle a foutu le camp ailleurs, la vie" !¹¹

Sondages. Je ne vous citerai qu'un chiffre, pour ne pas abuser de votre temps :

84 % des français trouvent la justice... aléatoire !

Personne n'est parfait... non !

"Mais la justice est un acte chirurgical, et on voudrait au-moins qu'au bord du 21^e siècle, ses bistouris soient propres. Désinfectés. Si possible"¹².

Or, que voyons-nous...

Je vous propose un morceau, choisi par Maître SOULEZ-LARIVIERE.

11. Alphonse BOUDARD

12. Alphonse BOUDARD

“Sait-on que la Police française demeure aujourd’hui l’une des plus nulles des pays post-industrialisés ?

Citons pour mémoire l’affaire MARKOVIC qui défraya la chronique des années POMPIDOU.

Le médecin légiste fit un diagnostic de crise cardiaque alors que ce maître chanteur avait une balle dans la tête.

Dans l’affaire LUCET, directeur de la Sécurité Sociale de Marseille, on n’a toujours pas compris pourquoi la victime s’était suicidée de deux balles dans le crâne.

Dans l’affaire DASSAC-CONS-BOUTBOUL, les premières constatations policières concluaient à une mort par noyade alors que la victime avait une balle dans la tête...

Chaque grande énigme judiciaire française, chaque scandale judiciaire commence par une erreur scientifique”.

Je vous laisse en tirer la conclusion que vous souhaitez.

La mienne est la suivante : Des réformes, pourquoi pas ? Mais que le vent souffle dans le bon sens et à tous les étages.

Réforme, le mot est lâché...

Mes Chers Confrères, je vais vous faire une confidence.

Alphonse BOUDARD, au détour de la longue conversation que nous avons eu ensemble, m’a indiqué avoir été extrêmement surpris par l’ignorance d’un jeune avocat qu’il avait rencontré.

Il ne connaissait pas Maurice Garçon.

Mais Monsieur BOUDARD, Maurice Garçon n’est plus !

Il ne reviendra jamais le temps des seigneurs.

Le temps où la robe était une armure.

Le temps des Maurice Garçon, des MORO-GIAFFERI, des Henri TORRES, des Gabriel MARTY...

C’est terminé, Monsieur BOUDARD !

Aujourd’hui, il faut être avocat d’affaire... international si possible.

Place aux avocats de demain qui pour être “uniques” comme le veut la loi,
ne seront plus irremplaçables.

Je vais me taire.

Je ne peux que me taire... il est trop tard...

Ça se termine bien mal, je me rends compte, mon histoire.

Elle ne finit pas, c'est contraire à tous les usages.

Elle n'arrive pas à se finir.

Vous pourriez me le reprocher.

Me reprocher aussi d'avoir effleuré Alphonse BOUDARD, son œuvre.

Me reprocher, de m'être contenté de peu, de juste quelques impressions.

Je suis peut-être mauvais, mais sachez que j'ai toujours suivi ma route,
mon chemin.

Et comme le dit si bien un grand écrivain français : “Le bon chemin pour
tout un chacun, c'est presque toujours celui qu'on s'est choisi”.¹³

Du bien au mal.

Du mal au bien.

De bas en haut.

De haut en bas.

Du rire au larmes.

Des larmes au rire.

“De la rubrique des faits divers aux pages des belles lettres”.

C'est ça le charme !

C'est ça la vie !

Le charme de la vie comme on dit !

* * *

13. Alphonse BOUDARD

Je tiens à remercier Monsieur le Bâtonnier Roger MERLE pour l'aide qu'il a accepté de m'apporter dans l'élaboration de ce discours.

Monsieur le Professeur Jean-Louis GAZZANIGA.

Maître Simon COHEN, François VINTROU, Jean-Claude GARSON et Stéphane ROSSI-LEFEVRE pour leurs précieux conseils.

Avec une mention spéciale à Maître Georges CATALA.